



Fanny Desarzens est une jeune autrice vaudoise dont le premier roman *Galel* a été primé deux fois. Elle sera présente aux Rencontres littéraires Textures, la semaine prochaine à Fribourg

# LE PRIX DU SILENCE

« TAMARA BONGARD

**Rencontre** » «Je savais que je voulais être écrivaine», dit Fanny Desarzens attablée dans un café lausannois. «Mais il me fallait un vrai métier.» Elle corrige, bien sûr que l'écriture est un travail, qu'elle ne considère pas du tout cette activité comme un hobby. Mais elle ne permet pas d'en vivre. Elle s'est un peu perdue pendant deux ans le temps de trouver sa voie, avant de fréquenter la HEP pour devenir prof d'arts visuels au secondaire. Ces deux années entre parenthèses lui ont toutefois permis d'écrire parce que c'était la chose la plus importante. Des romans en sont sortis dont *Galel*, le premier à avoir été publié. Il a reçu cette année le Prix Terra Nova de la Fondation Schiller et un des Prix suisses de littérature. Parfaitement justifiés: il est splendide. Assez pour donner envie de discuter avec son autrice, qui sera présente jeudi aux Rencontres littéraires Textures de Fribourg (lire ci-dessous).

Fanny Desarzens s'est accrochée pour exercer ce métier qui n'en est pas un. L'Institut littéraire de Bienne l'a refusée deux fois, elle s'est inscrite en théologie à l'université sans y

aller, a fini par choisir d'étudier les arts visuels à la HEAD à Genève, où elle «a appris plein de choses et rencontré des gens magnifiques», où elle a suivi un atelier d'écriture qui l'a pétrifiée. «Cela m'a surtout fait comprendre que je voulais raconter des histoires autrement que par des images.» Le premier texte envoyé à une maison d'édition n'a pas été retenu. Pas grave, elle en a écrit un autre.

## La place de l'héritage

Pour expliquer son parcours, elle utilise beaucoup de citations et de métaphores – ça la fait rire. Mais pas dans ses textes dont l'épure du style frappe. Une économie de mots pour embrasser un paysage d'émotions. *Galel* raconte la montagne, les guides, l'accident. *Chesa Seraina*, son deuxième roman tout juste publié, dit la reconstruction et la famille. Des thèmes communs transparaissent, avec une large place laissée à la nature. La transmission et la résilience irriguent aussi ses textes. Des imperceptibles changements ou des bouleversements foudroyants touchent ses personnages. Des casses qui pourraient les briser mais non. Le bonheur perce toujours. Fanny Desarzens parle du choix d'être

du côté de la lumière, en citant Christian Bobin. On ressortira de la plongée dans son imaginaire terriblement touché et galvanisé. Rempli d'espoir.

L'autrice voit bien que des idées similaires traversent ses deux romans. «Ce sont des thèmes qui sont tellement ancrés et inconscients. Je suis fascinée par cette idée d'héritage. Vivre avec une blessure, quelle qu'elle soit, m'intéresse aussi», constate l'écrivaine, aimant bien finir d'en expliquer les

raisons par un définitif «c'est comme ça». Elle ne pouvait pas non plus passer à côté de la montagne. Parce qu'il y a Ramuz, parce qu'il est impossible en Suisse d'éviter qu'elles ne sautent à la rétine. Et puis enfant, les vacances d'été se passaient en Valais. C'est particulièrement la marche en altitude qui lui plaît. Dans cet effort corporel elle trouve une «telle paix, un sentiment d'immortalité, un sentiment de n'être que de passage», dit-elle. *Galel* – c'est le nom du guide à la joie enfantine de son roman éponyme – pourrait dire aussi de laisser une trace dans cette pierre. Une parole précieuse car *Galel* ne dit pas grand-chose, comme tous les protagonistes arpentant ses paragraphes. «Les taiseux sont des personnages qui me



touchent. Il y a tellement de silence dans ce que j'écris... j'aime ce qui est suggéré», confie Fanny Desarzens.

Elle-même rédige seule et dans le silence. Ce qu'elle voit, c'est d'abord un film dans sa tête qu'elle doit traduire en texte. Elle en fait un premier jet encore désincarné. Puis elle relit ses phrases à haute voix pour découvrir si les mots sonnent juste ou non. «C'est une question de rythme, de pulsation, de mouvement», note-t-elle. Elle élague pour donner de la chair. Pour elle, l'écriture est une quête – elle ne sait toutefois pas de quoi. Chaque étape se rapproche un peu du but, de cette simplicité qui n'a rien de simple. Quand elle entend la musique dont elle a envie, le travail est terminé.

### «Rien d'acquis»

Son troisième roman est déjà fini mais sa date de publication n'est pas encore connue. Elle travaille sur le suivant. «Cela

me fait mal quand je n'ai pas de projet d'écriture», constate-t-elle. Heureusement, les bases de son nouveau récit centré sur la foi sont lancées. «Je commence à vivre avec les personnages. Les ambiances et les thèmes sont présents, mais il faut du temps pour les faire exister.»

Que ressent une auteure de 29 ans déjà deux fois primée? Elle se dit fière, intimidée. «C'est abstrait. Ces récompenses me donnent une assise, une place dans la mosaïque littéraire suisse mais j'ai toujours autant de doutes, autant de peurs. Il n'y a rien d'acquis en écriture», souffle la jeune femme. Avec les autres récipiendaires des Prix suisses de littérature, elle sera en lecture à Textures. Un joli clin d'œil. Le premier texte de Fanny Desarzens a été publié dans *L'Épître*, la revue de relève littéraire créée par Matthieu Corpataux, directeur de la manifestation fribourgeoise. «Je travaillais dans les vignes, en Lavaux, quand j'ai reçu le mail de confirmation de

publication dans *L'Épître*», sourit la Lausannoise. Sa nouvelle a alors trouvé ses premiers lecteurs. Et elle a pu leur faire entendre ses sublimes silences. »

► Le 2 mars à 20 h à l'Arsenalt.

## «Cela me fait mal quand je n'ai pas de projet d'écriture»

Fanny Desarzens



► Fanny Desarzens, *Galel*, Ed. Slatkine, 138 pp.  
*Chesa Seraina*, Ed. Slatkine, 120 pp.

# LA LIBERTÉ



Éditions Slatkine  
GENÈVE

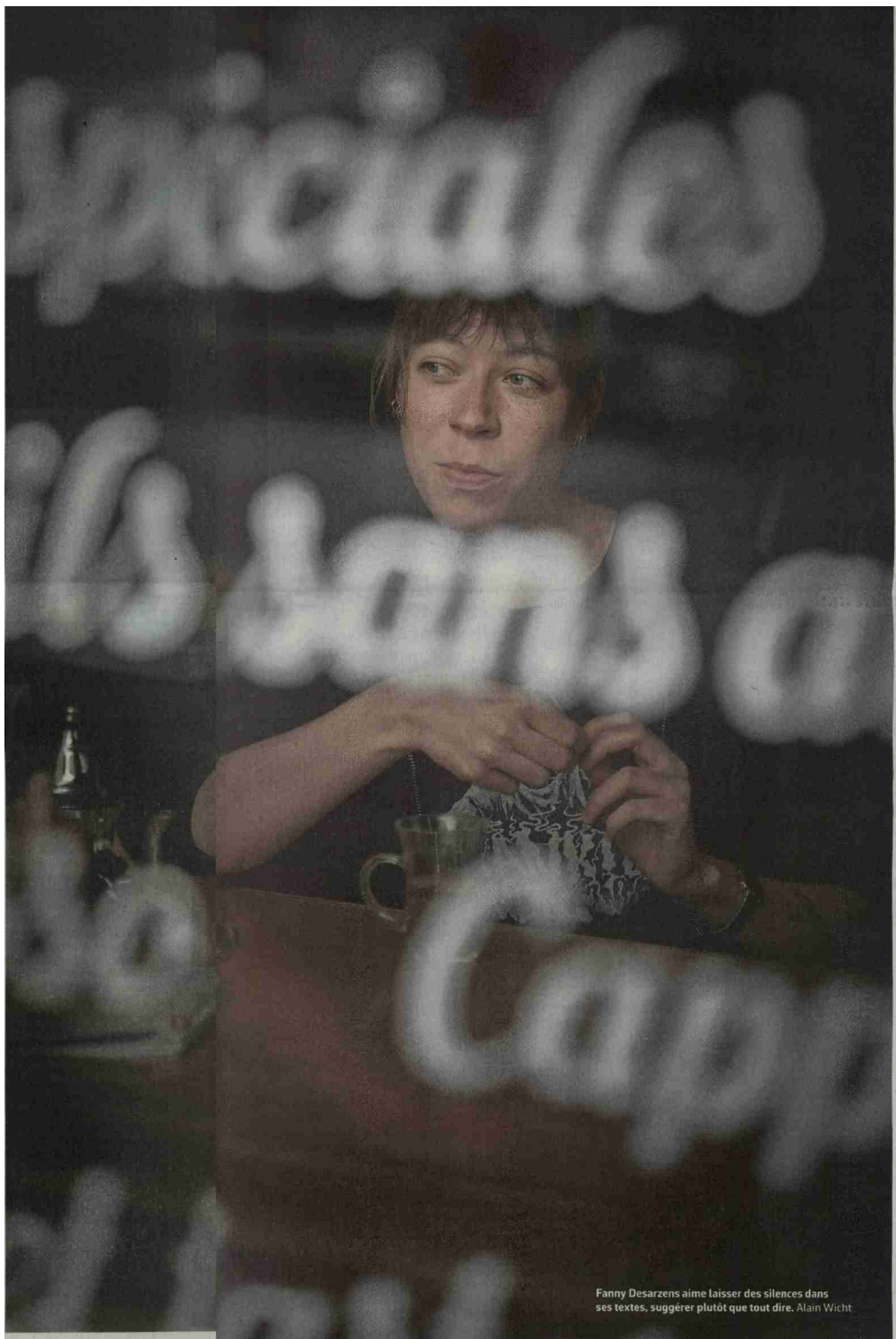
La Liberté  
1700 Fribourg  
026/ 426 44 11  
<https://www.laliberte.ch/>

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 36'783  
Parution: 6x/semaine

Page: 26  
Surface: 237'069 mm²

Ordre: 844003  
N° de thème: 844.003

Référence: 87279866  
Coupure Page: 3/6



Fanny Desarzens aime laisser des silences dans ses textes, suggérer plutôt que tout dire. Alain Wicht



## La musique des mots et plus encore

**La deuxième édition de Textures essaime son riche programme de mercredi à dimanche à Fribourg.**

La littérature s'évade résolument des livres avec la deuxième édition de Textures. La manifestation qui déploiera son programme du 1<sup>er</sup> au 5 mars dans divers lieux de Fribourg montrera que les mots et les récits peuvent s'écouter, se balancer, s'écrire, se lire, se voir, se discuter.

La musique s'y taille une belle place avec notamment tout un pan dédié à la culture urbaine. Une table ronde se penchera sur ce flow de littérature (lire ci-contre). Il s'écouterà bien sûr à Fri-Son lors d'une soirée «consacrée à la double

crème du rap helvétique» mais se déclamera aussi comme de la poésie sans sa bande-son, à l'instar d'une lecture publique plus classique. Le texte croiera d'autres sonorités avec la performance proposée par Antoine Jaccoud et Sara Oswald au Nouveau Monde. Dans cette même salle, des écrivains se gliseront derrière les platines pour faire bouger les corps au lieu des cellules grises.

**Pour les oreilles toujours**, la mise en voix et en musique de dix nouvelles d'auteurs romands se loveront dans La Cabinerie à l'enseigne des *Voyages immobiles*. Des podcasts sont également au menu dont Pour de vrai, proposant des questionnements sur la théorie du complot. Pour creuser

ce thème il faudra écouter la conférence de Pascal Wagner-Egger, un spécialiste du sujet.

Les histoires se raconteront encore en images dans les courts-métrages d'Anne Thorens, Victor Comte et Swan Purro. Quand ce ne sera pas notre collègue Jean-Philippe Bernard qui contera quelques histoires incroyables de scénaristes d'Hollywood.

Enfin, ces rencontres littéraires seront bien évidemment l'occasion de rencontres, notamment avec Jérôme Meizoz et Alberto Nessi. A ne pas manquer non plus Martin Panchaud, auréolé de son Fauve d'or reçu au dernier Festival d'Angoulême, qui présentera son travail sur le langage visuel. » **TB**  
> [www.textures.ch](http://www.textures.ch)

### LA VITALE RIM BATTAL



**Mine de rien, c'est un recueil indispensable. Pas seulement pour ceux qui aiment la poésie. Pas seulement pour ceux qui la détestent. Mais pour ceux qui espèrent saisir quelque chose de notre société grâce à Rim Battal. Son *Printemps* claque: «Un matin d'avril/ je vérifie comment/ se conjugue s'en foutre/ à la première personne/ du singulier Un matin d'avril/ je sors sans culotte/ sous ma**

**rope en jean/ arpenter la rue/ car je m'en fous»**

Il faudra donc impérativement lire cette anthologie qui secoue les vers pour en faire tomber les fruits mûrs. Elle compte notamment *Les quatrains de l'all inclusive* inspirant la performance *Dynamiter la piscine* donnée le 5 mars à Textures. Le même jour, l'auteur sera l'invitée de Tea Room pour discuter des enjeux féministes et politiques en poésie. On aura déjà pu l'entendre la veille lors d'une table ronde sur les mots interdits dans ce genre littéraire. Mieux encore, on saura la musique qu'elle affectionne puisqu'elle fait partie des auteurs devenant DJ pour un soir au Nouveau Monde. **TB**

> **Rim Battal, *Mine de rien***, Ed. Le Castor Astral, 170 pp.

> Les sons des enfants du siècle, le 3 mars dès 22 h au Nouveau Monde, table ronde le 4 mars à 10 h à l'Arsen'alt, Tea Room le 5 mars à 15 h au Nouveau Monde, performance le 5 mars à 18 h à l'Arsen'alt.





# LE RAP, CETTE LITTÉRATURE

Le rap (commercial) a toujours été le style musical préféré de Julia Cela. La doctorante en littérature française à l'Université de Lausanne lui a d'ailleurs consacré un essai, *Le rap, littérature du monde social. Du featurig au mythe de la banlieue*. Samedi prochain, lors d'une table ronde, elle discutera de cette «Plume du bitume» avec les maîtres de mots Conan le gros barbare, Geos et Seko.



## Selon vous, le rap est-il une forme littéraire?

**Julia Cela:** Tout à fait. La littérature peut revêtir différentes définitions mais effectivement, selon mon approche, le rap est une forme de littérature parce qu'il met le texte au centre d'une pratique artistique.

## Peut-il vraiment exister sans musique?

Non, pas vraiment. Le rap est une forme musicale mais il ménage une part au texte qui est plus importante que dans d'autres pratiques. Depuis 2015, le rap français commercial contient beaucoup de références littéraires et de positionnements des artistes vis-à-vis du monde littéraire et de ses institutions.

## Ces évocations touchent-elles aux grands classiques ou à des écrivains contemporains?

Elles prennent différentes formes. Est très souvent mobilisé le canon littéraire scolaire. Beaucoup de punchlines évoquent par exemple Molière ou la «langue de Molière». On y trouve aussi de nombreuses références à

des prix littéraires. Kaaris dit «Moi, j'écris la rue, fuck ton Renaudot». Le canon scolaire sert aux rappeurs à revendiquer leurs compétences littéraires, les grandes institutions littéraires sont utilisées comme antagonistes. Pour finir, le rap aborde un dernier thème, la littérature de la négritude ou la littérature décoloniale, au travers d'écrivains ou de penseurs comme Frantz Fanon et Aimé Césaire qui ont un statut de référence.

## Est-ce à dire que le rap fait entendre des voix et des idées moins présentes dans la littérature habituellement?

Cela dépend de quelle littérature on parle mais j'ai l'impression que dans le rap on ménage une plus grande place à des auteurs décoloniaux que dans la littérature consacrée.

## Existe-t-il aussi des courants dans le rap?

Dans leurs textes, les rappeurs se refusent à toute classification. Dans le monde médiatique, on parle volontiers de sous-genres, différenciés selon les thématiques abordées. Le rap conscient, celui des années 90, porte ainsi un message social. Le rap des années 2000 importé de la culture bling-bling est qualifié de hardcore.

Plus récemment, avec des artistes comme Roméo Elvis ou Lomepal, on acceptera que le rap fasse partie de la palette de musiciens pop. Je préfère les classer selon les formes instrumentales utilisées. Quand le rap émerge dans les années 70 aux Etats-Unis puis dans les années 90 en France, on parle de boom-bap, en référence aux rythmes disco utilisés. Dans les années 2010, la trap qui vient plutôt du monde de la culture électronique apparaît. Elle révolutionne complètement la manière de créer des instrus. Plus récemment, d'autres formes se font entendre comme le garage ou la drill.

## Le rap conscient est-il davantage valorisé?

Pas chez les auditeurs et les rappeurs mais parfois dans les médias. Je pense notamment à une série d'interviews de rappeurs à la télévision dans *On n'est pas couché*, dans les années 2010. On recevait alors MC

Solaar, le gentil rappeur qui fait des références littéraires, on saluait la quantité et la qualité de ses figures de style. Les médias auront en revanche tendance à plus facilement mépriser des artistes dits hardcore comme Booba ou Kaaris dont la vulgarité des paroles pose problème alors que leurs textes font état de paroles tout aussi complexes, à la portée très politisée ou anticoloniale par exemple.

## En oubliant que les textes crus sont quelquefois élevés au rang d'art en littérature...

Exactement. Nekfeu dit d'ailleurs «ma plume peut clouer le bec de Houellebecq» en référence à cette vulgarité des écrivains, parfois. Un splendide morceau de Médine parle aussi de la querelle de Verlaine et de Rimbaud, d'une violence comparable à celle des clashes contemporains entre les rappeurs. » **TB**

» Sa 4 mars à 18 h à l'Arsen'alt.



Éditions Slatkine  
GENÈVE

La Liberté  
1700 Fribourg  
026/ 426 44 11  
<https://www.laliberte.ch/>

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 36'783  
Parution: 6x/semaine

Page: 26  
Surface: 237'069 mm<sup>2</sup>

Ordre: 844003  
N° de thème: 844.003  
Référence: 87279866  
Couverture Page: 6/6

## Une histoire de choc

**GAUZ** *Cocoaïans (Naissance d'une nation chocolat)* de Gauz raconte l'histoire politique de ce produit. Une performance liée à cet ouvrage prendra place le 4 mars à 15 h à MEMO. Dans le même lieu, le 5 mars à 14 h, l'auteur né à Abidjan proposera une lecture des textes de personnes ayant suivi les ateliers d'écriture Altralingua qu'il a dispensés pour apprendre à dire dans la langue adoptive. Une table ronde permettra ensuite d'échanger sur l'intégration grâce à la littérature. » TB